

dépêches, les chevaux et les hommes auront disparu. Les hommes des relais, d'ailleurs, ne savent rien. Et puis, nous serons arrivés. Débarrassés de la dame, nous n'aurons plus qu'à nous occuper de nous, de notre sûreté.

—Fort bien. Ton plan me paraît bien conçu, mais sais-tu qu'il est fort audacieux ?

—Sans audace on n'arrive à rien.

—Sans doute ; cependant .

—Est-ce que tu n'approuves pas ?

—Si. Seulement des difficultés peuvent surgir ; un rien, ce quelque chose d'imprévu dont tu viens de parler peut se tourner contre toi et tout perdre.

—Si l'on s'arrêtait à ceci ou à cela, à des craintes plus ou moins fondées, on ne ferait rien.

—C'est vrai. Malgré cela, entre autres choses, j'en vois une que je trouve mauvaise et qui peut être grosse de dangers.

—Quelle est cette chose ?

—Eh bien, il ne me plaît pas que la dame soit prise ainsi dans son lit et emportée sans être habillée, enveloppée seulement d'une couverture.

—Hein ! fit le faux ingénieur avec un sourire railleur sur ses lèvres, serais-tu jalouse, par hasard ?

—Tu sais bien que non. Enfin, cela ne me plaît pas ; si bien fermée que soit la voiture je m'y trouverais fort mal à mon aise avec une femme presque nue.

—Ah ! ça, voyons, est-ce que je puis dire à la dame : " Madame, veuillez avoir la bonté de vous habiller et après vous aurez l'extrême complaisance de prendre mon bras pour que je vous conduise à une voiture qui nous attend tout près d'ici ? " Mais, c'est bien, je tiens compte de ton observation ; on prendra les vêtements de la dame et tu l'habilleras dans la voiture.

—Une voiture roulant à fond de train ; comme ce sera facile, vraiment !

—Si c'est nécessaire on s'arrêtera un instant, et, s'il le faut, je te donnerai un coup de main.

La femme secoua la tête.

—Je crois, répliqua-t-elle, qu'il y a mieux à faire que ce que tu as imaginé.

—Ah ! Est-ce que tu as une idée ?

—Oui, j'ai pensé à une chose.

—Voyons, voyons.

La femme, qui était restée assise, se dressa debout et pendant quelques instants elle parla à voix basse presque à l'oreille de son complice.

Elle lui faisait connaître le projet que, de son côté, elle avait conçu.

Les yeux de l'homme étincelaient.

—Vraiment, fit-il, si nous réussissions par ce moyen, ce serait superbe.

—Alors, tu crois que je puis faire cela ?

—Oui, certes ; d'autant plus que si tu échouais, rien ne serait compromis et que nous pourrions revenir à mon plan.

—Eh bien, dès demain je me préparerai à agir ; mais il faut que je te revoie après demain.

—À quelle heure ?

—Je serai ici à cinq heures.

—C'est entendu.

Tous deux jetèrent autour d'eux des regards investigateurs, puis se serrèrent la main, et l'homme s'enfonça dans le taillis pendant que la femme, tenant ostensiblement son chapelet, s'en allait tranquillement d'un autre côté.

II

LA RELIGIEUSE

On pouvait dire que la comtesse Paule était en pleine convalescence. L'amélioration dans l'état général de la malade

était constant. Les forces lui revenaient comme par enchantement. C'était la vie qui revenait dans ce pauvre corps que la fatigue et de longues nuits d'insomnie avaient si complètement épuisé. C'était une tranquillité relative succédant à tant de mortelles angoisses. C'était le commencement de l'apaisement des douleurs du cœur. C'était l'âme défaillante, brisée, qui reprenait confiance.

Tous les deux ou trois jours, l'honnête Gaspard écrivait à Pierre Rouget. Celui-ci n'avait d'abord communiqué qu'à Etienne les lettres qu'il recevait de Bellombe. Mais quand on reçut la nouvelle que tout danger avait disparu, que les forces revenaient rapidement à la comtesse, il fut décidé entre le vieillard et le jeune homme que l'on pouvait maintenant ne plus rien cacher à Mme Pérard.

On apprit donc la vérité à la pauvre mère

Elle pleura.

Mais après avoir été si près de la mort, sa fille était sauvée, elle la reverrait ; c'était un adoucissement à sa douleur.

—Oh ! oui, s'écria-t-elle, oh ! oui, j'irai la chercher ! Ah ! je voudrais déjà être là-bas !

—Vous n'irez pas seule, madame Pérard, lui dit Etienne ; si vous le voulez bien, Mélie vous accompagnera, comme elle a accompagné votre père à Paris.

—Eh bien, oui, monsieur Etienne, Mélie viendra avec moi

—D'abord, vous ne serez pas seule, et peut-être Mélie pourra vous rendre quelques services.

Maintenant les lettres de Gaspard étaient lues en présence de Mme Pérard. Ces lettres, très courtes, qui n'étaient en réalité que des bulletins de santé, et ne pouvaient être que cela, étaient attendues avec impatience et lues avidement.

Nos amis de Saint-Amand savaient que tel jour la comtesse s'était levée pour la première fois ; que tel autre jour elle s'était promenée une heure dans le jardin ; que les couleurs de la santé reparaissaient sur ses joues ; qu'elle engraisait ; qu'elle parlait presque constamment de ses enfants, de sa mère, de son père, de son grand-père et qu'elle n'oubliait pas Miro.

Dans toutes les lettres il y avait cette phrase :

" Madame la comtesse vous embrasse tous de tout son cœur et de toute son âme."

Un jour ce fut une lettre de Paule qui arriva.

Quelle joie ! On s'embrassa. On pleura de bonheur.

La comtesse disait qu'elle commençait à se sentir forte et vaillante. Elle espérait bien que dans quelques jours elle serait en état de supporter la fatigue du voyage. Ce serait elle qui écrirait à sa mère de venir la chercher. Elle faisait des recommandations au sujet de ses enfants qu'il fallait bien embrasser pour elle. A chacun des siens elle témoignait sa vive tendresse. Elle envoyait une caresse à Miro. Elle remerciait M. Etienne Denizot et sa mère de ce qu'ils avaient fait pour ses chers petits. Pas une plainte, pas un mot touchant le passé.

Georges et Edouard se faisaient aimer à St-Amand, ils étaient si gentils avec tout le monde ! Et l'on écoutait avec tant de plaisir leur joli babillage. On était étonné de leur intelligence extraordinaire et de l'instruction sérieuse qu'ils avaient déjà.

Toutes les portes leur étaient ouvertes, et ceux chez qui ils entraient en étaient tout fiers et heureux.

Mais les enfants ne sortaient jamais seuls ; toujours ils étaient accompagnés soit par leur grand-mère, soit par Pierre Rouget ou par Mme Denizot ou Mélie. Et puis Miro était toujours avec eux, il les suivait partout et il était impossible d'embrasser les maîtres sans donner aussi une caresse au chien.

Georges et Edouard aimaient autant Mme Denizot que leur grand-mère et ils étaient souvent chez la mère d'Etienne.

—Je les adore, ces chéris, j'en suis folle ! disait Mme Denizot. Mon Dieu ! que serait-ce donc si mon fils s'était marié et m'eût donné des petits-enfants !

Mélie aussi aimait beaucoup les mignons, quand ils ne ve-